

198

Notes sur la campagne du Rif (1926)

Les notes qui suivent ont été rédigées fin décembre 1927, c'est à dire quelques mois après les faits qu'elles relatent. L'auteur, qui avait participé à ces opérations en tant que sous-lieutenant au 3eme Régiment étranger d'Infanterie, se trouvait alors en traitement à l'hôpital militaire de Meknès

Elles sont, ci-après, reproduites textuellement.

"Mon arrivée sur le front du Rif, à Sker, le 8 ou le 9 mai 26 quelques heures après la dénonciation de l'armistice. Cet aspect de guerre presque européenne, contredit par la poignée minable de l'installation et du pays. De l'artillerie, des chars de combat, une "saucisse"; au fond d'un ravin plat, un Holiath de la Marine, atterissage forcé. On ne badinait pas sur la circulation des isolés, fut-ce en plein jour, et à proximité du bivouac. Ah ! Certes, ce n'était pas une psychologie de guerre facile et de victoire à bon marché. On se serrait dans les bivouacs incommodés, sans trop rechigner devant les "nécessités tactiques". Pas de rodomontades et pas d'imprudences.

A la popote - à la fin d'un repas particulièrement confortable - une voix s'élevait parfois et déclarait : "Ah ! Si nous avions encore l'angin ! On ne s'éterniserait pas ainsi, on ne s'encroûterait pas dans les positions ! Une colonne très légère, par surprise, et on foncerait dans le brouillard, sur Targuist. Ce serait fini tout de suite"...

Et ce nom de Targuist était gros d'impossible et d'éloignement. On disait cela, pour parler, pour critiquer, sans penser que ce fût réellement possible et raisonnable. Abd-el-Krim jouissait encore auprès des exécutants français, à la mi-mai 26, d'un prestige intact.

La première opération à laquelle je pris part eut lieu le 20 mai. Je ne saurais préciser si, dans l'esprit du commandement, il ne s'agissait primitivement que d'un coup de main, d'une sorte de raid destiné à explorer la région au Nord de Sker et Bou-Rrdoub. Tout au moins en étions-nous persuadés. Dès l'avant-veille, l'artillerie commence sa préparation. Avant l'aube, nous voici lancés dans la brume : il y avait, naturellement, des chars. Nous ne rencontrâmes pas la moindre résistance.

Il y eut cependant un bref arrêt dans la progression : une unité de première ligne avait rencontré des "organisations". Pas un coup de feu n'avait été tiré ; mais telle était la superstition des "tranchées" ennemies que la marche ne fut reprise qu'avec d'innombrables précautions. Les organisations en question, assez vagues, étaient militairement bien peu de chose. Mais il me semble que tous les officiers qui ont fait la guerre de 14-18 sont marqués de la hantise des organisations - comme d'ailleurs tout le public. Hantise contre laquelle réagissait, mais au prix de quel effort sur lui-même, on le devinait, l'enseignement qu'on nous donnait à Saint-Cyr. A vrai dire, personne encore aujourd'hui n'ose affirmer, à pleine voix et du fond du coeur : "Il n'y aura pas de tranchées dans la prochaine guerre".

Ce jour là, cependant, nous demeurâmes sur la position occupée, les crêtes de Taouert. Les curieux purent visiter le P.C. avancé d'Abd-el-Krim, sorte d'abri-caverne assez spacieux : un lieu presque historique.

Le Général Dufieux, commandant du groupement de Fez, nous visita dès l'après-midi sur la position. Il avait la cote auprès de la troupe, qu'il visitait souvent, alerte, élégant, jeune d'allure et sachant parler. Devant le bataillon rassemblé, il déclara : "Je suis heureux que cette opération se soit faite sans pertes. Toutes les fois que nous pourrons, nous ferons les opérations sans pertes". Entre soi, on disait : cela sent le prochain coup dur-

car on considérait cette extraordinaire affaire de Taounat comme une exception.

Le coup dur, cela devait être la Kelaa des Beni-Macem. Un camarade de l'Etat major de la Division nous en raconta quelques jours après l'histoire ou, si l'on préfère, la légende. Le général Dufieux comptait sur 300 hommes de pertes pour enlever la position. Or, la veille de l'attaque, et avant que les troupes ne fussent à pied d'oeuvre, il reçut le renseignement que la Kelaa était inoccupée. Il la fit occuper sans coup férir, et par surprise, par un bataillon de Sénégalais. Celui-ci n'eut pas de pertes... Sauf au soir, la corvée d'eau s'étant fait surprendre et massacrer.

Tout ceci en dehors du Général Thévenet, commandant la division. Quand Dufieux le mit au courant, en insistant sur le faible chiffre de pertes, Thévenet manifesta sa mauvaise humeur et bougonna : "Si vous m'aviez laissé faire demain, il y aurait eu moins de pertes encore." Un froissement s'en suivit. Le Général Thévenet s'en alla. Le Général Dufieux lui survécut de quelques semaines - jusqu'après la "tache de Taza".

Quoiqu'il en soit, du jour des Beni-Kasem data un renversement complet de la psychologie du bataillon. On nous avait fait venir pour participer à l'opération du lendemain : à peine arrivé à l'étape, on nous déclarait que l'opération n'aurait pas lieu, que c'était fait. De ce jour là nous fûmes persuadés que la guerre du Rif était devenue "une rigolade". Deux jours plus tard, nous nous confirmâmes dans cette idée en enlevant, toujours sans coup férir, le Djebel Taounat, à la frontière politique espagnole.

Nous étions cependant aux derniers jours de mai. Un matin que l'on travaillait sur une piste, au sud de Taounat-ech-Kour, un planton essoufflé vint apporter le laconique message : "On annonce officiellement la reddition d'Abd-el-Krim aux troupes françaises". Personne n'eût osé l'écouter quinze jours plus tôt. Mais alors, il nous apparut : tout d'abord, que l'événement était normal, naturel : ensuite, qu'il n'aurait aucune répercussion pour nous personnellement car il resterait bien des résistances locales, de tribus, tout comme avant, et bien des semaines d'ennuyeux travaux de piste. Nous nous réjouissions beaucoup cependant, en songeant au prestige que la France y gagnerait à l'étranger. Et nous disions, à demi : tout le monde va croire notre guerre finie, nous écrire pour nous en féliciter, cependant que nous trimerons encore. Ce qui ne manqua point.

Puis on nous dirigea vers les Beni-Zéroula. Nous ne connûmes que bien plus tard l'audacieux mouvement de tenaille auquel nous devions participer. Ce fut encore une promenade militaire, qui se termina le 2 au sommet du Djebel Outka. Nous étions parfaitement habitués à la nouvelle formule de guerre, et les précautions tendaient vers zéro. Les bivouacs s'éployaient commodément près de l'eau et des oliviers : on était chez soi. A la vérité, nous savions d'ailleurs que, surtout à l'aile droite, certaines unités avaient été accablées assez dur, tout au moins avant la reddition d'Abd-el-Krim.

A peine l'Outka occupé, nous fûmes désignés pour les opérations qui devaient s'ouvrir dans le Moyen-Atlas, et, en tout premier lieu, pour la réduction du Tichoukt. Ce mot avait le don d'impressionner vivement mes camarades, qui avaient longtemps tenu des postes de ceinture autour de la montagne. Nous arrivâmes en vue du massif, à Taghzout, le 19 juin; l'escarpement du versant N-W, qui se présentait à nous, offrait réellement un spectacle imposant.

J'ai eu par la suite l'occasion de faire d'assez près connaissances avec le Tichoukt, ayant séjourné dans la région d'août 1926 à mars 1927 et l'ayant parcourue en tout sens après sa pacification. Les opérations d'el Mers et de Skoura, en 1923, avaient isolé ce bloc de résistance de la Grande Tache de Taza, et depuis lors un noyau d'irréductible y subsistait, menant la vie très dure à nos postes de ceinture. Le terrain, très accidenté et difficile, favorisait la résistance des dissidents.

J'ai eu l'occasion de parcourir, dans les archives de postes où j'ai séjourné, des documents bien curieux sur un projet de réduction du Tichaukt, écloso durant l'hiver 25-26 chez le commandant supérieur. Il ne s'agissait de rien moins que d'enlever le Tichaukt en plein hiver - malgré la neige et le mauvais temps - et ceci, afin de libérer, pour la campagne du printemps 26 contre Abd-el-Krim, les 4 ou 5 bataillons qui gardaient les postes de ceinture. Pour qu'un projet aussi funambulesque ait été sérieusement envisagé par des gens au courant de la guerre marocaine, il fallait vraiment que notre commandement envisageât une résistance sérieuse d'Abd-el-Krim et tint à enlever, par tous les moyens, sa propre supériorité numérique. Il n'y avait donc pas que chez les exécutants que le prestige d'Abd-el-Krim, au début de 26, était encore intact".

Pierre RONDOU

- 14 janvier 1973.